

Poème n°117

Poème à poncer le sec

On continue

Vivre ne guérit pas

Du besoin d'être

Même

« Poème à poncer le sec », formulation intrigante à première vue. Mais le sec doit sans doute être compris comme ce qui demeure, ce qui ne s'est pas évaporé, ce qui n'est pas oublié, ce sont les aspérités que la vie laisse et qu'il faut poncer. Le poème, la création, est ce qui va permettre de rendre lisse ces traces laissées, de les faire disparaître.

En poursuivant par « On continue », le poème introduit l'idée du mouvement, d'un éternel mouvement car continuer c'est partir d'un point, c'est être au milieu d'un processus et décider de poursuivre car il y a encore un besoin. Ce besoin est celui de poncer le sec, de toujours travailler sur les traces laissées par la vie. C'est le rappel que la vie avance continuellement, que les aspérités ne cessent de se créer, que des traces ne cessent d'apparaître. Lancer de manière générale, sans plus de précision, ces deux mots laissent penser qu'il n'y a ni début ni fin, que l'on continue toujours, peu importe où l'on a commencé et où l'on finit, l'on doit continuer, c'est l'éternel recommencement de Sisyphe. C'est finalement l'idée de subir qui se dégage de ces deux mots, c'est subir quelque chose qui ne cesse d'avancer, de se dérouler, c'est une position de spectateur subissant pour l'homme, de l'homme subissant la vie. Mais alors pourquoi continuer, toujours, pourquoi cette nécessité de toujours poncer ? les lignes qui suivent répondent à cette question.

« Vivre ne guérit pas du besoin d'être », voilà le nœud du poème, voilà pourquoi il faut poncer ces traces et voilà surtout pourquoi ce processus n'est jamais fini. Le cœur du problème est donc le besoin d'être, cette affliction qui touche l'homme qui ne fait que vivre, et n'est pas. C'est la nécessité d'être autre chose que l'objet subissant que l'homme est lorsqu'il ne fait que vivre, ce sentiment que les deux premiers vers ont introduit, et qui prend tout son sens ici. C'est finalement l'essence contradictoire de l'homme qui transparait, l'homme vit et il a en même temps un besoin, actif, celui d'être. Il y a alors contradiction car l'homme voudrait s'élever vers ce statut d'être mais n'est qu'un « étant » subissant, il n'est qu'en tant qu'animal subissant la vie qui avance. Ce besoin d'être est donc celui d'agir sur le monde qui avance et ne pas être qu'un animal comme les autres. Là se situe le besoin de gommer les aspérités, de « guérir », non simplement la condition animale de l'homme mais la contradiction d'une nature, qui reste une nature de spectateur subissant, comme l'animal, mais qui aspire à autre chose, à un besoin d'être. La malédiction de l'homme qui appelle la guérison est donc d'être coincé entre ces deux faces de cette essence, être un animal assez émancipé pour se rendre compte de son statut d'objet subissant mais pas assez pour en sortir. Mais alors comment sortir de cette impasse ? reprendre la main c'est modifier les traces de ce qui est subi, c'est-à-dire le « sec » du premier vers, il faut donc le poncer. Effacer les traces subies, par le poème, la création, est alors le seul moyen de s'approcher de la réponse à apporter au besoin d'être. Ce n'est que par la création que l'on s'approche du fait que la vie acquiert un sens, contrairement à la vie subie de l'animal.

Mais le poème se clôture sur « Même », un même polysémique qui signifie d'abord le besoin d'être *en lui-même*, comme pour insister sur le caractère fondamental du besoin d'être dont la poursuite représente le propre de toute existence humaine, et qui exige de sortir de la soumission à la vie subie. Mais c'est aussi le même dans le sens de « Même si... » qui laisse entendre que parfois l'on peut se prendre au jeu et croire que vivre guérit du besoin d'être, que subir la vie suffit, que l'on peut se passer du besoin de sens. Dans ces moments où l'animalité naturelle vient soulager le fardeau de notre essence contradictoire, en nous faisant oublier le besoin de sens comme maladie à guérir. La tentation est forte de se laisser tomber dans la vie sans créer, en la subissant en profitant de ses moments de plaisir mais, plus profondément, c'est aussi parce que la création est souffrance, parce qu'elle implique de s'arracher à l'un des deux termes de la contradiction pour atteindre l'autre. C'est donc aussi s'arracher à une partie de notre essence, celle dans laquelle nous vivons, cela nécessite donc un effort permanent qui ne va pas sans souffrances. Finalement, le renoncement à la vie pour l'être par l'effort de la création est souffrance autant que la chute dans la vie en oubliant le besoin de sens, parce que ces deux situations abolissent un des termes de la contradiction de l'essence humaine, et ce faisant, elles nient sa nature.

Cette situation contradictoire dans laquelle l'homme est plongé ne peut être évitée qu'au prix d'un renoncement à la nature humaine. Il ne reste qu'à demeurer entre les deux bornes de la contradiction et à créer assez pour gommer les traces de cette situation, sans tenter de s'en extraire. Car poncer par la création n'est pas abolir la contradiction de la nature humaine, c'est simplement réduire les traces que cette situation laisse. En d'autres termes, et là réside tout le tragique du poème, et qui explique pourquoi le poète peut écrire à la fois que seule la création sauve tout en laissant entendre que ce processus n'est jamais fini (« on continue ») : la création n'est qu'un pis-aller à une nature contradictoire, qui bien que n'empêchant pas les souffrances d'être produites, reste la meilleure solution.

C'est finalement le poème de l'absurde, comme chez Camus, d'une volonté de sens supérieure à ce que la condition humaine permet. C'est le thème de la négation que l'on retrouve de *L'étranger* au *Mythe de Sisyphe* en passant par *Caligula*. L'absurde d'une distance entre ce qui est possible et ce qui est voulu, distance entre l'homme et le monde, dans l'homme lui-même, à laquelle Camus donne *en partie* comme solution, tout comme l'auteur ici, la création.